

Des livres, des enfants et des colonies: une mémoire oubliée ?

Mathilde Lévêque (CENEL, Paris 13)

La littérature coloniale pour la jeunesse est un domaine encore peu connu : si les historiens se sont depuis plusieurs années intéressés notamment aux manuels scolaires et aux ouvrages de vulgarisation historique, la fiction pour la jeunesse du XIXe siècle prenant pour objet l'empire colonial est un champ de recherche relativement neuf. Littérature oubliée, la littérature coloniale pour la jeunesse porte en elle le problème de la mémoire, comme si elle avait été mise au ban de la mémoire culturelle de la jeunesse. Littérature souvent méprisée tant pour ses contenus que pour ses qualités littéraires, la littérature coloniale pour la jeunesse n'en constitue pas moins un immense corpus de récits, souvent illustrés, qui ont contribué à construire, dès les débuts de la colonisation, une mémoire coloniale spécifiquement destinée à un jeune public. Comment cette mémoire s'est-elle constituée, depuis la conquête de l'Algérie, dans les années 1830, jusque dans les années de l'entre-deux-guerres ? Comment, pendant un siècle, la fiction pour la jeunesse a-t-elle contribué à bâtir des structures mémorielles dans la culture d'enfance et de jeunesse, tant par les textes que par les images ? Remettre au jour cette littérature, ses fonctionnements et son ancrage dans la mémoire enfantine et collective permet de s'interroger sur la permanence de cette mémoire, qui a fait l'objet d'un déni d'autant plus fort qu'elle n'a peut-être pas totalement disparu. De 1830 à 1930, voire au-delà, les variations autour des colonies et de la colonisation, à travers les fictions pour enfants, ont contribué à faire de cette mémoire coloniale à destination de la jeunesse une mémoire à la fois durable et fluctuante, et moins univoque qu'il n'y paraît.

L'approche choisie n'est pas chronologique mais elle examine les différentes facettes de la construction de la mémoire coloniale en direction des enfants et des adolescents, des années 1830 aux années 1930, de la conquête de l'Algérie à l'exposition internationale coloniale de Vincennes (pour fixer deux jalons historiques). Comment la mémoire est-elle mise en scène ? Est-elle un élément structurant de la narration ? Ou simplement un élément extérieur à la narration, découlant de la fiction ? Autrement dit, la mémoire est-elle un élément intrinsèque ou extrinsèque ? Faut-il enfin parler d'une ou de plusieurs mémoires coloniales ?

1. La mémoire mise en scène
2. Enjeux idéologiques de la mémoire
3. Fluctuations de la mémoire

1. La mémoire mise en scène

Justifier l'entreprise coloniale auprès des enfants en utilisant la médiation du livre et de la fiction littéraire suppose de faire appel à un travail de mémoire. La conquête d'Alger est ainsi présentée comme une nécessité morale et humaniste, afin de délivrer les chrétiens prisonniers du « repaire de brigands » qu'est cette fascinante cité blanche. Les livres de l'éditeur catholique de Tours, la maison Mame, choisissent ainsi de glorifier la mémoire des martyrs victimes des odieux « barbaresques », depuis *Frédéric, l'ermite du mont Atlas* (1837), l'un des tout premiers romans coloniaux pour enfants, dont l'action se passe en 1828, jusqu'aux *Soirées algériennes* de l'abbé Godard¹, qui n'entreprend pas d'écrire « l'histoire complète de l'esclavage des chrétiens en Barbarie » mais d'en présenter dans ce volume « une page détachée, mais trop peu connue, si je ne me trompe, et dont la plus grande partie n'existait pas encore en français. »² Construire l'Algérie française, c'est en effet autant se tourner vers l'avenir que s'inscrire dans la mémoire d'un passé récent, violent, cruel, comme le rappelle le dom Gervasio : « Ah! Quand on a vu comme moi les souffrances horribles des chrétiens sur ces plages, les humiliations de l'Europe inclinée sous le cimeterre, les triomphes sauvages des sectaires musulmans, l'impiété, la dépravation des renégats, le sang des martyrs, les larmes et l'agonie des esclaves, on ne sait pas, mes amis, s'il faut bénir le Ciel pour les promesses de l'avenir autant que pour la délivrance du passé. »³

Un travail de mémoire est également au principe de l'écriture coloniale pour la jeunesse quand il s'agit de mettre en résonance l'empire qui se construit au cours du XIXe siècle avec le premier empire colonial français et ses territoires perdus, mais toujours présents dans la mémoire collective et qu'il semble essentiel de maintenir présents dans la culture enfantine. La Louisiane est ainsi encore présente au début du XXe siècle dans les catalogues de Hachette (Eugène Guénin, *La Louisiane*, Bibliothèque des écoles et des familles, 1904), tandis que la révolte de Saint-Domingue de 1791, prélude à la perte de cette colonie des Antilles, apparaît comme un élément récurrent dans de nombreux récits, comme dans *Les deux enfants de Saint-Domingue* de Julie Gouraud (Hachette, 1874) ou dans « L'esclave de Saint-Domingue », premier récit du recueil de Michel Möring, *Les conteurs en famille* (Vermot, 1860).

Mettre en place les structures mémorielles d'une culture coloniale pour enfants passe enfin par la référence à une mémoire historique construite, établie, reconnue par l'institution

¹ *Soirées algériennes, corsaires, esclaves et martyrs de Barbarie* par M. l'abbé Godard, ancien curé d'El-Aghouat, Professeur d'histoire au grand séminaire de Langres, Bibliothèque des écoles chrétiennes, Ad Mame et Cie, Tours, 1857.

² *op.cit.*, p.1-2.

³ *op.cit.*, p.5.

scolaire. C'est ainsi que la référence à l'empire romain revient de façon récurrente dans les fictions coloniales mettant en scène la conquête de l'Algérie. La visite des ruines romaines, « vestiges de l'ancienne civilisation »⁴, est un passage obligé de la plupart des romans mettant en scène l'Algérie coloniale. Plus qu'une justification de la colonisation, la référence à l'empire romain, prestigieux prédécesseur de la France, fonctionne comme l'essentiel point d'ancrage d'une mémoire en quête de modèles et de structures historiques, plus ou moins remodelées au besoin, afin de fixer les conditions préalables de la construction d'une mémoire coloniale pour la jeunesse. Abd-el-Kader devient ainsi le « le Jugurtha de l'Afrique moderne »⁵ (p.215) ou le « Jugurtha moderne »⁶, tandis que les ruines romaines montrent que le travail de mémoire est le fondement d'un avenir appelé à s'inscrire dans une perspective historique et dans la durée d'une mémoire collective : dans *Notre grande colonie africaine, Aventures et mésaventures d'Annibal Passérieux en Algérie* de E. Delauney sont évoquées les ruines d'un « aqueduc dont on retrouve les restes jusqu'auprès de Marengo. Une étude récente a démontré qu'il serait facile de le restaurer. - Il serait en effet curieux que nos paysans français appropriassent à leurs besoins actuels un véritable travail de Romain, exécuté pour les maîtres du monde! »⁷

La tension vers l'avenir est enfin consubstantielle de nombreuses fictions coloniales pour la jeunesse : outre la fonction de témoignage, il importe de donner aux lecteurs du présent et de l'avenir une trace de cette histoire coloniale en train de se construire et de mettre en scène l'élaboration de sa propre mémoire. Il est ainsi fréquent de trouver des récits où un enfant indigène sauvé par un blanc est appelé à devenir un auxiliaire de la colonisation. Littérature engagée dans un discours idéologique et politique, la littérature coloniale pour la jeunesse se pense et se montre comme une littérature destinée aux générations futures, consciente de l'enjeu capital que constitue la construction d'une mémoire collective de la conquête coloniale. Dans les *Souvenirs de voyage en Suisse, en Espagne, en Ecosse, en Grèce, en Océanie, en Chine, en Perse, en Egypte, aux Antilles, dans l'Inde et dans l'Amérique* d'Ernest

⁴ Julien Vinson et Paul Dive, *Voyage extravagant mais véridique d'Alger au Cap exécuté par huit personnages de fantaisie et leur suite*, Paris, Maurice Dreyfous, éditeur, [1882], p.36.

⁵ *L'Histoire de l'Algérie racontée à la jeunesse*, par Mme la comtesse Drohojowska, née Symon de Latreiche, Paris, A. Allouard, libraire-éditeur-commissionnaire, 1848, p.215.

⁶ In *Les Romains en Afrique*, Episodes de l'histoire ancienne de l'Algérie, par H. Feuilleteret, ancien professeur au Lycée d'Alger, Limoges, Martial Ardant frères, éditeurs, 1864, chapitre IX, p.44.

⁷ E. Delauney, *Notre grande colonie africaine, Aventures et mésaventures d'Annibal Passérieux en Algérie*, Limoges, Eugène Ardant et Cie, éditeurs [1887], p.147.

Fouinet, récits du capitaine Kernoël destinés à la jeunesse (Paris, Didier et Cie, libraires-éditeurs, 1859), un effet de mise en abyme permet de montrer un grand-oncle confiant à son petit-neveu Henri l'album où il a consigné les croquis qui servent de fondements à ses récits : « J'aime à croire que tu as écoutés [mes récits] assez attentivement pour pouvoir les écrire et les joindre aux simples scènes que mon crayon et mon pinceau ont représentées ici. Ce sera alors un ouvrage complet, qui servira tant à l'amusement qu'à l'instruction de tes cousines, de tes cousins, puis, plus tard, de tes propres enfants; et qui sait si quelque jour un libraire ne t'offrira pas de les publier pour le service d'une génération nouvelle? » (p.209)

2. Enjeux idéologiques de la mémoire

Mais il ne s'agit pas de mettre la mémoire en scène au cœur du récit de fiction pour construire pleinement une mémoire coloniale. Les enjeux idéologiques et politiques, liés parfois à un discours de propagande, de la mémoire reposent sur la construction d'un imaginaire durable, fait de mots et d'images, socles stylistiques et graphiques d'une histoire fondatrice. Ces éléments qui ont contribué à construire la mémoire coloniale en direction de la jeunesse sont d'autant plus intéressants à mettre au jour qu'ils ont été puissamment refoulés, exclus par une mémoire collective devenue sélective. Ont-ils pour autant complètement disparu au gré des fluctuations de la mémoire, rien n'est moins sûr.

La mémoire se construit sur des occurrences marquées par leur répétition, parfois obsédante. Se mettent ainsi en place des stéréotypes, que les jeunes lecteurs gardent en mémoire, d'un livre à l'autre, comme autant de repères. Les personnages des récits coloniaux sont particulièrement sujets à ce processus. Pour les récits coloniaux mettant en scène l'Algérie, une même construction se retrouve d'un livre à l'autre, durant toute la seconde moitié du XIX^e siècle : à la description d'Alger, aperçue de loin, par bateau, découverte progressivement dans sa blancheur fascinante, succède une présentation des populations indigènes, marquée par la diversité et la classification raciste, des Maures à la peau claire aux « nègres » au « sourire béat » (Napoléon Roussel), sans oublier l'antisémitisme présent dans de nombreux récits. Le roman populaire de l'entre-deux-guerres, roman d'aventures lus par de nombreux jeunes lecteurs, investit largement le champ de la littérature coloniale pour présenter des héros et des héroïnes qui présentent de nombreuses ressemblances, créés selon le même modèle, qu'ils soient lieutenant des spahis, aviateur ou fille d'explorateur⁸.

⁸ Voir les collections « La belle aventure » de S.E.P.I.A. à partir de 1937, « Voyages et aventures » de Ferenczi ou encore la collection « Grandes Aventures et Voyages Excentriques » chez Tallandier.

Exotisme, aventures et héroïsme se croisent dans la littérature coloniale pour la jeunesse, mettant en place un nouvel imaginaire et contribuant à faire entrer dans la mémoire collective des jeunes lecteurs des éléments nouveaux dans les années 1840, aujourd'hui connus de tous les enfants (et de tous les adultes) : c'est le cas par exemple du couscous. Plus récurrente encore est en effet la description, parfois minutieuse, du « couscoussou » (parfois orthographié « kouskoussou » comme dans *L'Algérie de la jeunesse* de P. Christian, p.97), « un plat de riz et de viandes bouillis ensemble »⁹, plat « composé de légumes de toutes sortes, cuits à la vapeur du riz et des épices »¹⁰, présenté comme la nourriture par excellence de l'Algérie :

« - Qu'est-ce que cela? dit Robert en riant de ce nom étrange.

- C'est une sorte de pâte qu'on fait avec de la farine et quelquefois de la viande hachée. Les Arabes la roulent dans le creux de la main en boulettes et la lancent ensuite dans leur bouche avec beaucoup de dextérité.

Cette façon comique de manger amusa tous les enfants. »¹¹

La simplicité du plat et la façon peu habituelle de le manger suscitent le rire des personnages, miroir du rire des jeunes lecteurs voulu par l'auteur.

Ce sont enfin des images qui structurent la construction d'un imaginaire colonial destiné à s'installer durablement dans la mémoire des enfants. Deux exemples ou catégories d'exemples peuvent retenir l'attention, d'une part la nature, d'autre part les hommes. L'imaginaire colonial montre une nature spectaculaire mais sauvage. Déserts infinis et brûlants, forêts inextricables, végétation luxuriante où sont tapies des bêtes fauves, la nature inspire autant de fascination que d'effroi. Dans plusieurs ouvrages, l'Afrique est présentée comme le « continent des mystères »¹². Immense terrain de jeu pour l'imaginaire, l'espace colonial se déploie dans cette tension entre attirance et recul. Il en va de même pour les peuples colonisés : le « sauvage » effraie par sa laideur et sa brutalité, mais il reste digne d'intérêt, depuis les dangers les plus extrêmes du cannibalisme jusqu'à l'ignorance qui le disqualifie et suscite le rire. Inférieur de par sa nature même, le sauvage est destiné à être dominé, tout comme la nature fantasmée de l'espace colonial. Nature et hommes (liés par

⁹ Napoléon Roussel, *Mon voyage en Algérie raconté à mes enfants*, [1840], p.112.

¹⁰ Léon Guérin, *Aventures de Henri le Fifre en Algérie et autour du Grand Désert*, Langlois et Leclercq, 1841, p.28.

¹¹ G. Bruno, *Les enfants de Marcel*, p.244.

¹² Pour reprendre l'expression utilisée par Paul Bory dans l'avant-propos de son ouvrage *Les explorateurs de l'Afrique*, Mame, Tours, 1889, p.7.

l'iconographie : le sauvage est celui qui se confectionne des vêtements à partir d'éléments végétaux, pagne, coiffe, etc.) sont indissociables : « Jeunes amis, vous voici sur le sol africain. Vous allez traverser des contrées tantôt fertiles, tantôt arides, et franchir des déserts sans bornes. Les peuples que vous rencontrerez sur votre passage ne sont ni beaux, ni doux, ni humains; vous aurez souvent à vous plaindre d'eux, et de vous tenir sur vos gardes pour ne point être victimes de leur tyrannie et de leur cruauté. »¹³ (p.3). A travers les images du sauvage et de la nature, c'est le processus même de la colonisation qui est en jeu, dans un rapport de fascination, de domination et d'exploitation. S'y oppose la civilisation des colons, seule reconnue comme telle, hiérarchisant les objets qui vont constituer la mémoire coloniale des enfants, instituant des systèmes de valeur durablement ancrés dans la mémoire collective.

Cette mémoire coloniale est-elle pour autant univoque ? Si la décolonisation l'a progressivement fait glisser dans le registre du refoulé, il ne faudrait pas non plus sombrer dans une caricature guidée par l'esprit de repentance. Telle n'est pas en effet la position du chercheur : s'il s'agit de reconstituer cette mémoire, devenue plus que jamais fluctuante, il faut prendre en compte toutes les fluctuations de cette mémoire, qui devient, dès lors, une mémoire plurielle.

3. Fluctuations de la mémoire

Quelle est en effet la place faite à la mémoire des peuples colonisés ? Si elle n'est pas une tendance dominante, elle existe néanmoins dans un certain nombre de récits pour la jeunesse.

La civilisation arabo-musulmane, son histoire et sa mémoire sont présentées dans quelques récits coloniaux. Si ces exemples sont rares, ils restent significatifs du fait que la mémoire coloniale n'est pas monolithique et qu'elle peut, parfois, rendre hommage aux peuples conquis. Dans *Deux petits touristes en Algérie* de Gaston Bonnefont, l'oncle des deux jeunes héros revient longuement sur l'histoire prestigieuse des Arabes : « Les Arabes! nous les traitons aujourd'hui en vassaux, en individus d'une nature inférieure à la nôtre, oubliant

¹³ *Promenades en Afrique*, Périsse, Bibliothèque spéciale de la jeunesse, approuvée par S.A.Em Monseigneur le Cardinal Prince de Croÿ, Archevêque de Rouen, Primat de Normandie, etc., 1849, p.3. Introduction: citation en exergue de Victor Hugo: « Là vit la famille sauvage // Qui glapit, bourdonne et mugit; // Le bois entier hurle et fourmille, // Sous chaque buisson un oeil brille. // Dans chaque antre une voix rugit. »

que, pendant les âges disparus, lorsque l'Europe était envahie par les barbares, ils se sont constitués les gardiens de la science et se sont efforcés de reculer les limites de son domaine. »¹⁴ Il rappelle ainsi que les Arabes se sont illustrés dans les arts mécaniques (« N'est-ce pas l'un d'eux qui découvrit la fameuse horloge à eau dont Haroun-el-Rashcid fit présent à Charlemagne? » p.14), dans l'astronomie, l'algèbre, la géométrie, la littérature, l'alchimie.

Restituer la mémoire des peuples conquis est aussi l'un des objectifs des écrivains de l'entre-deux-guerres, soucieux de transmettre aux enfants une mémoire des peuples colonisés différentes des clichés de propagande diffusés notamment par l'Exposition coloniale de Vincennes en 1931. Ainsi, A. Davesne et J. Gouin concoivent un recueil de contes, *Contes de la brousse et de la forêt*, livre de lecture courante publié en 1932¹⁵, à la rencontre du manuel pédagogique et du recueil de contes. Ce livre regroupe trente-cinq contes issus de nombreux folklores très divers, depuis le *Roman de Renard* jusqu'aux contes laotiens, en passant par de nombreux contes de l'Afrique noire, dont trois sont explicitement empruntés au recueil de Cendrars. Cette démarche, qui consiste à faire se rencontrer différentes cultures, est aussi une entreprise militante, inscrite dans le contexte colonial ; les « Directions pédagogiques », présentées en guise de préface, expliquent en effet que « Pour que ce recueil – qui vient après beaucoup d'autres, dont quelques-uns excellents - présente un caractère de nouveauté et ne donne pas aux enfants l'impression du « déjà vu », nous avons choisi des contes dans de nombreux folklores et notamment dans les folklores des colonies françaises. Un grand nombre de ces contes dont ainsi fort peu connus; quelques-uns sont même inédits: ils ont été recueillis sur place auprès des populations africaines. D'autre part, sans céder à ce goût superficiel de l'exotisme qu'a fait naître l'Exposition Coloniale de 1931, nous avons pensé qu'il n'était pas sans intérêt d'évoquer devant les enfants, par le moyen de contes illustrés, des pays et des hommes différents de ceux qu'ils ont l'habitude de voir. Les pays lointains et leurs habitants ont, de tous temps, exercé sur les imaginations enfantines, une véritable fascination! » La référence à l'Exposition Coloniale est significative d'une prise de conscience d'une nécessité de donner aux enfants une autre image des colonies, une image plus authentique et moins artificielle, en cherchant dans la mémoire des peuples colonisés des trésors culturels et

¹⁴ Gaston Bonnefont, *Deux petits touristes en Algérie* illustré de 25 gravures par Kauffmann, Paris, Bernardin-Béchet et fils, éditeurs, 1888

¹⁵ A. Davesne et J. Gouin, *Contes de la brousse et de la forêt*, livre de lecture courante à l'usage des élèves du cours élémentaire et du cours moyen, illustrations de Charles Schott, Librairie Istra, Strasbourg, Paris, 1932.

littéraires qui peuvent s'adresser aux jeunes lecteurs. Le conte des colonies se fait ainsi véhicule d'une mémoire culturelle.

Mémoire fluctuante, la mémoire coloniale suit également les aléas de l'histoire : si Abd-el-Kader peut encore donner des conseils « perfides » dans les romans du début des années 1840, il devient peu à peu un héros consacré, pour entrer finalement au panthéon des héros de l'histoire de France, comme le montre sa biographie très romancée publiée par Charles Quinel et Adhémar de Montgon en 1936 chez Nathan, *Le farouche Abd-el-Kader*. Le héros algérien devenu l'allié de la France entre ainsi dans une collection rassemblant les vies de Cartouche, Cyrano de Bergerac, Henri de Guise, Surcouf, Etienne Marcel ou encore d'Artagnan. Unique héros « indigène » célébré par la mémoire coloniale française, il est présenté aux jeunes lecteurs comme un héros, mais un héros marginal, entrant par la petite porte de l'Histoire de France avec les originaux et les marginaux¹⁶.

Le détour par la mémoire peut-il enfin servir à critiquer le présent ? La critique de la colonisation est rare dans la littérature de jeunesse avant l'entre-deux-guerres. Elle n'est pourtant pas inexistante et c'est le recours à la mémoire historique qui, curieusement, peut permettre de lire des critiques aussi indirects qu'inattendus, comme sous la plume d'Eugène Mouton dans les *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu*, Breton de Landernau en Bretagne (Hachette, 1893) : vers la fin du roman, dont l'action se passe au XVI^e siècle, un des chapitres s'intitule « La colonisation par le meurtre et par le vol » (p.331) et se présente comme une critique des Portugais: « toute leur civilisation se réduisait à dépouiller et, si on résistait, à détruire. Quand ils abordaient sur un rivage, la cupidité, la mauvaise foi, la rapine, la torture, la mort et l'incendie y débarquait avec eux; et quand ils partaient, ils ne laissaient que des larmes, du sang et des flammes. Que des barbares, chassés de leur territoire par la famine ou par l'envahisseur, se jettent sur la première terre qui se trouve sous leurs pas; qu'ils pillent, qu'ils tuent, pour se repaître et pour s'abriter, c'est la loi de la vie: entre les plus nombreux et les plus faibles, la force seule décide, et Dieu lui-même a désigné d'avance le vainqueur. Mais qu'ont à voir les intérêts de l'humanité ou d'une nation civilisée à ces entreprises plus ou moins téméraires d'une poignée de marchands, de financiers ou d'industriels, qui, dans la seule vue de leur fortune privée, s'en vont dans des contrées lointaines, et là, parce qu'ils tiennent d'une main le drapeau de leur pays, de l'autre main

¹⁶ P. Christian écrit dans *L'Algérie de la jeunesse* en 1847 ces lignes étonnantes à propos d'Abd-el-Kader : « le génie de ce personnage aura une grande place dans l'histoire, et le dernier mot de sa destinée se cache encore dans l'avenir » (p.301).

commettent impunément des vols et des meurtres? On les pendrait comme des brigands s'ils en faisaient autant dans leur propre pays, même à une seule personne: on les honore comme héros, parce qu'ils ont traversé les mers pour aller tuer et piller par centaines des malheureux hors d'état de se défendre! »

Se pose finalement la question de l'articulation entre la ou les mémoires coloniales dans la culture d'enfance et l'oubli, puissant paramètre de fluctuation. Si les objets culturels que sont les livres ont été, pour une très large part, complètement oublié, il n'est pas certain que les structures mémorielles mises en place pendant plus d'un siècle, des années 1830 aux années 1930, aient totalement disparu. Deux exemples de livres pour enfants contemporains peuvent servir d'exemples :

- *Le Talisman de Vaninna* de Bertrand Solet, illustré par Claude Lapointe (Bayard, 1990 ; Hatier, Ribambelle CE1, 2003 ; récit publié pour la première fois dans la revue *J'aime lire* en 1979) : deux enfants prisonniers des barbaresques, est-on si loin de Frédéric et de sa sœur Marie chez Mame en 1837 ?

- *Les rois de l'horizon* de Janine Teisson (Syros, 2008) : Texte de présentation de l'éditeur en quatrième de couverture :

« Meriem a quatre ans lorsque sa famille est massacrée, ainsi que tout son village, par l'armée coloniale française. Elle est miraculeusement sauvée par Slimane le nomade, un « roi de l'horizon » qui guérit les chevaux et connaît les poèmes du désert. Avec lui, elle suivra Abdel-Kader, chef légendaire et charismatique de la résistance contre les Français. La vie de Slimane et de Meriem ne sera qu'une longue chevauchée, jusqu'au 16 mai 1843... ». Si le propos est évidemment différent des romans du XIXe siècle, la structure romanesque offre une similitude suffisamment importante pour qu'on puisse se demander si les structures du roman colonial n'ont pas curieusement survécu, en dépit du renversement idéologique et politique du propos.

Vous me permettrez d'emprunter mon dernier exemple à l'extérieur de la littérature pour la jeunesse. En ces temps de contestation politique, il me semble utile de montrer comment la mémoire coloniale a su dépasser la littérature : en 1840, Napoléon Roussel, dans *Mon voyage en Algérie*, construit son récit sous la forme d'un dialogue entre un père et ses deux jeunes fils, Jules, 6 ans, et Adolphe, 9 ans. Au détour de la conversation, il leur livre une petite leçon de grammaire coloniale, afin de leur explique le fonctionnement du « sabir » parlé à Alger. Si Jules comprend vite que les indigènes ne s'expriment qu'à l'infinitif, Adolphe, son frère aîné, se demande comment ils parviennent à s'exprimer au futur et au passé :

« Adolphe : Mais, pour les temps du passé et de l'avenir ?

Le Père : Oh ! D'abord, ces gens-là ne s'inquiètent guère du passé ni de l'avenir ; pour eux tout est dans le temps présent ». Je vous rappelle qu'en juillet 2007, le président de la République française s'adressait en ces termes aux étudiants de l'Université de Dakar : « Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. Le paysan africain, qui depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps, rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles. Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine, ni pour l'idée de progrès. » Faudrait-il finalement penser la fluctuation non pas dans une tension entre mémoire et oubli, mais en terme de permanence ?

Pour terminer cette rapide présentation, j'aimerais mentionner que, dans la culture d'enfance contemporaine française, le devoir de mémoire par rapport au passé colonial reste encore à accomplir : les ouvrages pour enfants parlant de la colonisation sont de plus en plus nombreux ces dernières années, mais beaucoup peinent à trouver le langage le plus approprié, comme le montrent l'hésitation et le mélange entre fiction et documentaire. En somme, des horizons encore ouverts pour le créateur comme pour le chercheur.